

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Georges de MONTENACH

L'Eglise et l'Art social : Il faut que nos églises
soient le Musée du Peuple (Suite)

Dans *L'Eveil (Echos de Saint-Maurice)*, 1910, tome 12, p. 49-58

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

L'Eglise et l'Art social

IL FAUT QUE NOS ÉGLISES SOIENT
LE MUSÉE DU PEUPLE

(Suite).

Les richesses artistiques de nos églises et de nos sacristies n'ont pas seulement à craindre les antiquaires exploiters, mais encore les Musées et ceux qui sont chargés de leur développement.

Il y a des gens très démonstratifs de leur amour de l'Art et de l'Histoire, n'ayant de cesse cependant, que lorsque tous les trésors du passé sont rassemblés dans un bâtiment solennel et froid, soigneusement rangés dans des vitrines closes et savamment catalogués.

Chaque fois qu'ils peuvent enlever à une de nos rues, une vieille enseigne pittoresque et grinçante, un saint de pierre encore debout dans sa niche, le panneau ciselé d'une porte, ils sont heureux.

Il faut voir de quel œil ils regardent les stalles sculptées de nos temples, les lampadaires ouvragés, et surtout ces vieilles statues de bois, ternies, dédorées, fendillées, les reliquaires, les vitraux armoriés. Tant que cela sert encore à un usage journalier, tant que cela est vivant, ils ne croient pas leur mission remplie.

Quelle victoire, le jour où toutes ces choses, arrachées à leur destination, auront chacune leur petit numéro, avec une pancarte ainsi conçue : « Volet d'un Autel XVI^{me} siècle, provenant de l'église de X, Ecole allemande. » Notez que ces dénicheurs de saints sont les premiers à gémir sur la banalité de nos églises, sur leur dénuement artistique.

Leur seule excuse c'est de vouloir garder jalousement au pays des trésors qui menacent d'être perdus pour lui. Mais en prétendant éviter un vandalisme, ne tombent-ils pas dans un pire ?

Ne contribuent-ils pas à éteindre, successivement, dans chacune de nos villes, dans tous nos villages, les dernières étincelles de Beauté qui rayonnaient encore dans l'ombre envahissante ?

Certes, je ne suis pas l'ennemi des Musées, je crois à leur rôle éducatif et social, le jour venu où l'on en fera autre chose que de vastes nécropoles.

Déjà est commencé le mouvement qui tend à modifier leur physionomie d'autrefois, à reformer dans leur enceinte des ensembles architecturaux et décoratifs restituant aux choses l'apparence de leurs anciennes fonctions.

Nous avons à féliciter la Suisse d'être entrée plus résolument que d'autres pays voisins dans cette voie nouvelle, et Bâle, Zurich, Berne, en attendant Genève, peuvent se glorifier d'avoir élevé à l'Art National, dans toutes ses manifestations, des palais dignes de lui, qui deviennent chacun, j'en conviens volontiers, un puissant élément de régénération esthétique.

Mais les Musées, auxquels Maurice de la Sizeranne, qui les déteste, a donné le surnom caractéristique de « prisons de l'Art » me paraissent devoir jouer pour les choses, le rôle des orphelinats pour les enfants. Il leur appartient de recueillir les objets abandonnés, ceux que guette un danger imminent. Il faut que, dans leur enceinte, toutes les épaves de notre patrimoine artistique trouvent un refuge assuré ; par leurs soins également tant de merveilles émigrées jadis à l'étranger doivent rentrer chez nous, dans le milieu où elles furent conçues, dans l'ambiance historique où elles reprennent toute leur valeur d'induction et d'enseignement.

Malheureusement ceux qui dirigent nos Musées, poussés par le désir de les enrichir de pièces de choix, aident à une sorte d'abandon de famille en provoquant parfois les paroisses et les communes, les corporations, les couvents, à se défaire de leurs trésors anciens.

Nos grandes collections publiques se transforment ainsi en vastes machines pneumatiques, faisant le vide autour d'elles et aspirant à leur seul profit tous les splendides témoins de notre passé régional, encore respectés.

Il résulte de cela un appauvrissement esthétique de toutes nos localités, de toutes nos maisons, de toutes nos églises et une aggravation constante de la banalisation générale.

Si les objets profanes, meubles et bibelots usuels, perdent déjà une partie de leur charme à quitter leur cadre familial d'intimité chaude, à plus forte raison ceux qui participèrent pendant des siècles à la décoration du sanctuaire et aux mystères sacrés, sont-ils dépouillés de ce qui faisait leur attirance et leur force esthétique, lorsqu'on les arrache, par une désaffectation brutale, aux vieilles murailles claustrales noircies par les âges, aux autels sur lesquels ils brillaient derrière les nuages légers de l'encens.

Ils n'ont plus, au Musée, ce je ne sais quoi qui les parait de poésie et les rendait parlants aux yeux les plus distraits. Ils ne disent plus rien à l'imagination, ils n'émeuvent plus, et cette diminution qu'ils subissent, restreint pour la foule le nombre de ses joies les plus délicates, les plus élevées et les meilleures.

En quittant l'atmosphère qui les enveloppa pendant de longues périodes, l'atmosphère saturée de prières et d'oraisons ferventes, pour celle des plus luxueux bâtiments administratifs, les monuments de l'art religieux éprouvent une altération complète, dont la nature la moins artiste se rend compte.

Pour nous, catholiques, le sentiment de cette déchéance est plus poignant encore et ce nous est une souffrance de penser que tant de choses vouées par leurs auteurs à glorifier Dieu et ses Mystères, à l'honorer dans ses serviteurs héroïques, n'intéressent plus, pour la perfection de leur travail, que quelques érudits, hostiles ou indifférents à notre foi, à ses allégresses, à ses espérances, à ses prescriptions.

Ces ouvriers patients qui, dans un élan de ferveur, repoussaient de leurs agiles marteaux les feuilles de cuivre et d'argent, pour les transformer en châsses rutilantes, eussent-ils tant travaillé et de si bon cœur, s'ils avaient su que, vide de ses reliques, ce coffret caressé de leurs outils ne serait plus qu'un bibelot curieux, lui qui était destiné aux processions triomphales, aux longues acclamations de la foule prosternée.

Ces ouvriers d'autrefois, s'ils pouvaient parler, nous crieraient qu'en détournant de leur usage les œuvres sorties de leurs mains, nous attentons à la majesté de leur art !

Une salle entière du Musée de Fribourg a été consacrée à hospitaliser les vieux saints de bois des églises et des chapelles.

Il y en a là plus de cent, formant une peuplade étrange et mystérieuse, exilée et déracinée.

Toutes les écoles, tous les styles sont représentés dans cette cohue d'images jadis vénérées. Quelques-unes d'entre elles sont des bûches à peine dégrossies par un ciseau maladroit, elles ont une vigueur sauvage ; d'autres, robustes et fières dans la splendeur de leurs lignes bien tracées, portent l'empreinte du génie de Geiler, d'autres encore dorées, peintes et comme fardées, avec leur nez pointu, leurs joues rondes et leurs bouches mignardes, nous rappellent cet ancien régime de la dévotion, devenue mondaine, s'accommodant de grâces trop légères.

Je vais souvent les voir, ces saints de bois, car je les aime, ayant parmi eux d'anciens amis que j'ai connus jadis sur les autels, et au coin des rues. Et il me semble que ces statues s'animent, me parlent, se plaignent et disent : « Pourquoi sommes-nous déposées ici, entassées les unes à côté des autres ? Dans les humbles chapelles où nous vivions depuis si longtemps, nous faisons jaillir des prières, nous calmions des désespoirs, nous tarissions des larmes, nous conduisions à Dieu des âmes dévoyées, et parfois des enfants venaient déposer devant nous des couronnes naïves de myosotis et de marguerites ; » et elles ajoutent : « Nous aimerions mieux périr par la flamme d'un incendie ou nous effondrer en poussière que de vivre ici inutiles, oubliées, profanées, méconnues. »

Ces gémissements des statues prisonnières, réduites à l'esclavage des vitrines, ont dans nos cœurs des échos douloureux.

C'est avec joie que je salue donc l'initiative prise par la Société fribourgeoise des « Amis des Beaux Arts » qui rachètent ces vieilles statues pour les rendre à la dévotion et à l'admiration populaires, à l'angle des maisons et dans les oratoires rustiques.

Puisse ce geste qui trahit, lui, un amour profond de l'Art et du Peuple, être imité ailleurs !

Il aurait charmé Ruskin. En effet, le grand esthète anglais s'en allait loger, il y a bientôt un quart de siècle, un mois tout entier dans le voisinage des saints et des prophètes de pierre qui, sur le porche de la cathédrale d'Amiens, montent la garde autour du « Beau Dieu ».

« Un mois durant, nous dit Georges Goyau, il dialoguait avec eux, les interrogeait, les entendait : fécondes étaient ses questions et féconds ses silences. Il les laissait causer avec lui, et même parler en lui. Se taire

en écoutant, c'est parfois la forme suprême de la prière humaine : l'artiste qu'était Ruskin savait prier.

Et ces saints et ces prophètes lui donnaient des nouvelles du ciel et de la terre, de la vie future et de la vie passée, de ces deux profondeurs du temps, dont l'une s'appelle le moyen âge et l'autre, l'éternité. Ruskin s'arrêtait à ce qu'ils lui racontaient du moyen âge : à travers leurs lèvres, figées par le sculpteur dans un sourire hiératique, il surprenait les hommes d'antan murmurant au ciel leurs désirs, à la terre leurs souvenirs.

De ces conversations un livre sortit, qu'il nomma la « Bible d'Amiens » ; il rangea ce livre dans une série qu'il intitula : « Nos pères nous ont dit ». Il signifiait ainsi que l'auguste cathédrale lui avait parlé de Dieu à la façon d'une Bible, et des morts à la façon d'une chronique ; qu'elle avait été pour lui, tout ensemble, une messagère de l'au-delà et une messagère d'outre-tombe, une révélation de ce que nous ne connaissons pas encore, et une révélation de ce que nous ne connaissons plus. »

Quelle erreur de chasser de nos sanctuaires ces images, si grossières soient-elles, qui prient, qui chantent et nous racontent les grandes leçons des générations disparues, pour les remplacer par des effigies muettes fabriquées, au loin, à la douzaine, et qui n'auront jamais ni d'âme ni de voix.

Un alpiniste distingué, M. Georges Hantz, de la section genevoise du Club Alpin, a publié sous ce titre : « Une quinzaine à Zinal », le récit d'excursions faites par lui, dans lequel je trouve les lignes suivantes.

Je ne puis résister à la tentation de les citer, car écrites par un protestant, elles seront utilement méditées par beaucoup de catholiques « iconoclastes ».

« A Barnenza, dans le gros tronc creusé d'un arole,

haut de un mètre cinquante environ, deux statuettes de trente centimètres, également en bois d'arole et taillées dans deux bûches, sont posées côte à côte, sans aucune protection, à la portée de la main ; ce sont des saints avec barbes en pointe, robes à capuchon et toute la tournure des figurines gothiques du XIV^{me} siècle. Elles sont là depuis 1864, date gravée au-dessus de la niche avec d'autres signes religieux. Comment expliquer que quelque passant ou amateur les ait respectées et ne les ait pas emballées dans son sac ? Les années les ont rongées, arrondies, patinées ; un archéologue les discuterait : ce sont des bergers qui les ont taillées au couteau, et qui les ont placées là où elles sont restées, pour y faire leurs dévotions.

« Quoi qu'il en soit, elles rendent rêveur, tout comme ces autres images qu'on trouve dans la niche d'un reposoir, le long d'un sentier à l'abri du rocher, à un carrefour, en descendant la vallée de Tourtemagne, et représentant la vierge Marie avec le Christ mort sur ses genoux, après la descente de croix. C'est absolument semblable à l'œuvre d'un imagier du XIII^{me} ou du XIV^{me} siècle, dans la plénitude de sa foi chrétienne ; regardez ces groupes si grossiers, si gauchement faits et remarquez combien l'expression de la souffrance est restée forte chez ce Christ qui se laisse choir et quelle est la maternelle pitié de la Vierge qui le retient sur ses genoux ! La forme est mauvaise, mais le sentiment qui a animé la main qui a taillé cette forme, part de l'âme, et cette âme est celle d'un artiste croyant.

« Soyez certain qu'une image plus fine, une de ces figures de cire polychrome, un de ces plâtres vernis, et dorés qui encombrant maintes églises de campagne de nos environs, seront moins comprises et impressionneront moins ces populations si simples, si naïves dans leur foi, qui est encore romane, peut-être, que

les grossières figures taillées par un des leurs, mais aussi fervent, aussi sincère, aussi ardent qu'elles-mêmes ; c'est du reste ce qui fait le grand charme des figures de nos cathédrales gothiques, qui perdraient singulièrement de leur valeur décorative, le jour où, sous prétexte de restauration, on leur appliquerait le canon des Grecs ou celui des statues de la Renaissance : les une parlent à l'âme seulement, les autres charment les yeux et les sens, ce qui est bien différent. »

Il a été question il y a quelque temps, en France, d'enlever aux églises et de déposer dans les Musées tout ce qui avait un intérêt artistique reconnu et classé.

Un long cri de protestation s'est fait entendre, auquel M. Louis Bonart a donné une forme éloquente :

« Il est impossible aux catholiques, s'écriait-il, de considérer comme des pierres inertes ces christs, ces saints, ces vierges et ces saintes à qui l'enthousiasme religieux de nos ancêtres ont donné une âme et vers qui montèrent tant d'ardentes prières. Lorsqu'après avoir franchi le seuil de nos cathédrales, gardé par des légions d'anges, ils s'agenouillent à l'intérieur, devant ces statues qu'anime encore le génie instinctif du moyen âge qui s'approcha si près de Dieu, une atmosphère surnaturelle les enveloppe et ils sentent frémir autour d'eux la foule innombrable des morts. Dans ces sculptures, parfois naïves mais toujours profondément émouvantes, l'art a fixé pour des siècles la vertu suprême du peuple de France, tout ce qu'il y a en lui de pur et d'héroïquement généreux. L'arracher des sanctuaires où leur doux et chaste sourire continue à répandre l'idéal chrétien, tel que l'a compris notre race, et les entasser pêle-mêle dans ces temples du pédantisme et de la sénilité qu'on appelle des musées, ce serait non seulement commettre un sacrilège, mais porter un coup funeste à la tradition et supprimer tout

contact effectif avec le meilleur de notre passé.

Ces considérations esthétiques et morales touchent quiconque ne sera pas aveuglé par le fanatisme. D'ailleurs les quelques journalistes radicaux qui se piquent de culture ont reconnu qu'il serait aussi absurde qu'odieux d'exiler dans les musées les œuvres d'art des églises. »

Ces paroles doivent résonner sur la poitrine de beaucoup de catholiques, comme un sonore « mea culpa ». Ne voit-on pas en effet trop souvent des prêtres, des couvents, des administrations paroissiales se débarrasser eux-mêmes de tant de choses qu'ils devraient soigneusement conserver, et je sais que ces derniers temps encore, les agents pourvoyeurs du nouveau Musée de Genève ont fait à travers les sacristies de nos cantons de Fribourg et du Valais, des campagnes fructueuses.

Qui donc fera cesser ce commerce honteux ?

Qui doit ouvrir les yeux des gardiens de nos richesses nationales et locales ?

Comment ces derniers ne comprennent-ils pas que c'est un peu de l'histoire vivante de leur pays, de leur ville, de leur village qui s'en va ainsi, miette à miette, avec ces *antiquailles* dédaignées et bannies.

Comme on l'a justement écrit : « Il est impossible de parler d'art chrétien sans évoquer la puissance des souvenirs, de faire de l'art savant sans se préoccuper de l'histoire. »

Chacune des choses qu'on disperse avec tant de légèreté inconsciente peut être révélatrice du passé, aussi bien qu'une charte, un document, une chronique.

Par le nom de son auteur, par une inscription, une armoirie, une date, bien des objets qui paraissent d'une minime importance, sont un fil conducteur pour l'histoire et le chercheur.

Perdus au loin dans les grandes collections publiques de la Suisse et de l'étranger, ils tombent dans l'oubli, les générations nouvelles ignorent leur existence et personne ne les étudiera plus au point de vue de leurs relations avec l'histoire de nos contrées.

Nous desséchons ainsi, nous-mêmes, les sources de l'histoire locale, nous affaiblissons l'amour de la petite patrie, en supprimant les foyers où il pourrait s'alimenter. Les populations de nos bourgades et de nos campagnes n'ont-elles pas le droit de jouir tranquillement des belles choses anciennes, créées par les ancêtres ?

Nos églises sont la maison de Dieu et de la prière, qu'elles demeurent également la Maison du Peuple, le lieu où il s'imprègne de sentiments supérieurs, où il s'arrache aux pensées coutumières, tristement matérielles, le lieu où la Beauté puisse lui parler un langage compréhensible et stimulant, le lieu où il sente que Dieu, selon un mot célèbre, est « L'universelle perfection qui réconcilie tous les Idéals partiels en les dominant. »

A notre époque d'éducation populaire et d'exaltation de la démocratie, il ne doit plus être permis que la Beauté et le charme des choses soient l'exclusif privilège de quelques cités importantes.

Nous devons diffuser l'Art, dans nos localités secondaires, dans nos campagnes, afin qu'il flotte partout comme un parfum léger et enveloppant.

Et ce serait sottise et folie, pour nous catholiques, de ne pas maintenir le culte du Beau en union avec celui de la divinité, surtout à une époque où tant de gens s'acharnent par tous les moyens à restreindre le rayonnement social de l'Eglise.